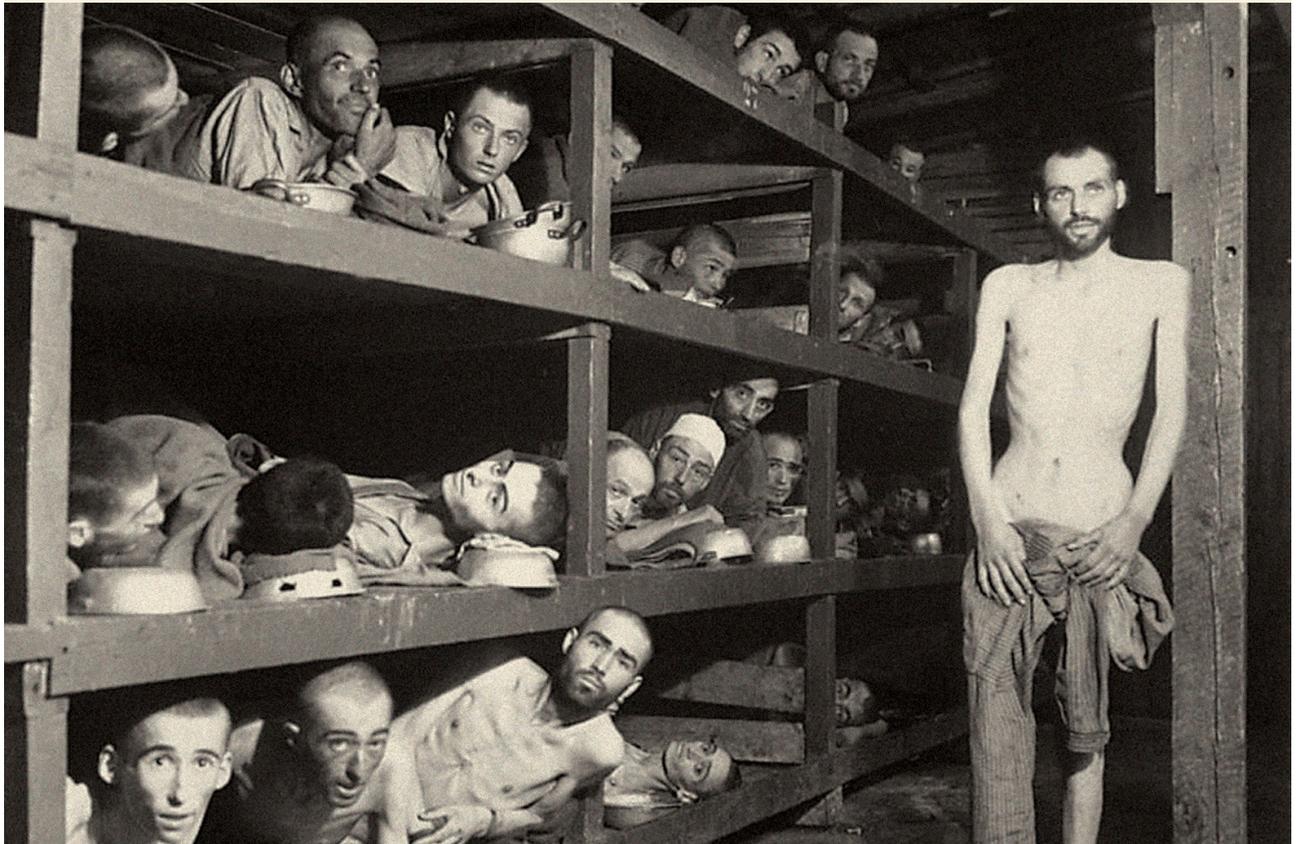


Alexandre Rosada

Edmond Chartier déporté résistant



Alexandre Rosada

Dessins de René Meffre

Edmond Chartier

déporté résistant

© Août 2018 — Éditions Humanis
Tous droits réservés — Reproduction interdite
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : photographie de National Archives and Records Administration (U.S. Army) : *Déportés à l'intérieur
d'un baraquement du camp de Buchenwald.*

Le texte de cet ouvrage a fait l'objet d'une précédente édition sous le titre *Edmond Chartier, Déporté résistant, Matricule 22
873, Une jeunesse à Dachau et Neckargerach*, Éditions Amalthée, 2010.

ISBN papier : 979-10-219-0327-2.
ISBN des versions numériques : 979-10-219-0328-9.

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 28 illustrations - Environ 128 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Préface.....	4
1 — Vertes années.....	7
2 — Résister à l’envahisseur.....	17
3 — Une arrestation musclée.....	28
4 — Le convoi de la mort.....	35
5 — Du camp de Dachau au « Bagne » de Neckargerach.....	46
6 — J’ai vécu pire que les esclaves.....	65
7 — L’éternelle humiliation.....	75
8 — La fin du cauchemar.....	83
9 — Je ne serai jamais en paix.....	93
10 — Épilogue.....	103
Bibliographie.....	105
Les remerciements d’Edmond Chartier.....	106
Annexes.....	107
<u>Le Conseil national de la Résistance.....</u>	<u>107</u>
<u>L’appel du Général de Gaulle.....</u>	<u>120</u>
<u>Couverture du carnet de dessins de René Meffre.....</u>	<u>121</u>
<u>Album de photos de la prison des Archives (Édition amicale de la Résistance sarthoise).....</u>	<u>122</u>
<u>Réactions d’élèves de Nouméa après un exposé d’Edmond Chartier.....</u>	<u>123</u>

PRÉFACE

En 2009, Edmond Chartier était le dernier déporté de la Grande Guerre encore en vie en Nouvelle-Calédonie.

À plusieurs reprises déjà, j'avais eu l'occasion d'entendre à la radio, au cours de reportages télévisés, ou de lire au détour d'un article, les paroles de cet homme qui répétait inlassablement : « Tant que je vivrai, je témoignerai. »

Je décidai de l'appeler pour une brève rencontre. Mon souhait était de recueillir moi-même son témoignage.

Je fus accueilli par un homme grand, souriant, aux cheveux blancs et au regard franc, et par son épouse Simone, de trois ans son aînée, comme lui, alerte et souriante. Ce premier contact fut chaleureux et donna lieu à deux heures d'échanges qui m'ont décidé à coucher son histoire sur le papier.

Il m'apparaissait nécessaire de faire partager au plus grand nombre son expérience d'ancien résistant et de déporté dans un camp de la mort à Dachau, puis comme détenu dans un camp de travail de la vallée du Neckar en Allemagne.

Edmond était âgé et luttait contre un deuxième cancer. D'un commun accord, nous avons décidé de nous rencontrer régulièrement et de procéder par entretiens successifs. Ce livre est né de ces échanges, destinés à préserver la mémoire d'un homme d'engagement qui n'a pas hésité à risquer sa vie pour une cause qu'il avait décidé d'honorer. Il évoque les valeurs qui l'ont poussé dans la Résistance ; il nous raconte sa vie dans l'ombre, puis son arrestation, sa déportation dans un convoi de la mort et les conditions de vie abominables auxquelles il a dû faire face jusqu'à sa libération.

Edmond Chartier nous a quittés au cours de l'année 2013. Il nous laisse une leçon de vie. Celle d'un homme profondément humain, qui a réappris à vivre tout en continuant inlassablement à transmettre aux plus jeunes son histoire, pour empêcher l'oubli de ce que le XX^e siècle a sans doute connu de plus terrible.



Carte de la région : Neckargerach, Dachau.



La famille Chartier.

1 — VERTES ANNÉES

Monsieur Edmond Chartier, si nous remontions ensemble le fil du temps jusqu'à votre naissance à Angers ?

C'était en 1924, le 16 novembre. Avec mon jumeau, Lucien, nous sommes nés pas très loin du château d'Angers.

Du côté de mon père, on est originaire de Villers-Outreau, dans le Nord. Un vrai « chtimi » comme on dit ! Un milieu populaire et extraordinaire. Ma mère, elle, venait de Cholet, dans le Maine-et-Loire, une famille de petits-bourgeois... Suite à des péripéties familiales, ma grand-mère maternelle s'est retrouvée fille-mère... c'est la vie ! Ma mère et mon père se sont rencontrés, aimés et mariés à Paris. À l'époque, c'était le voyage de noces rêvé... Je me souviens de ma mère. Elle était très belle et ne passait pas inaperçue.

À quel milieu social appartenait vos parents ?

Ils ont débuté modestement... Mon père n'avait pas de diplôme, mais il était courageux et travailleur. Il a appris sur le tas le métier d'électricien. Il avait travaillé un certain temps comme ouvrier spécialisé, au magnifique château d'Azay-le-Rideau, qui aurait pu servir de modèle au château de *La Belle au bois dormant*... Je me souviens des après-midi sur la pelouse avec mon frère jumeau et ma mère. Nous attendions notre père, parfois, quand il travaillait le week-end. Ma mère n'avait pas d'emploi. Elle faisait des petits travaux de vannerie, dans la semaine, pour améliorer le quotidien.

Puis, nous avons déménagé à Tours, où mes parents ont exploité une petite supérette alimentaire, *Les Échos*. Ils l'ont tenue pendant trois ans avant de partir au Mans où ils ont ouvert une plus grosse succursale. Cette enseigne était un groupe alimentaire, *Les Comptoirs Modernes*, originaire de la Sarthe. L'évolution rapide du groupe en a fait une multinationale du nom de *Carrefour*. Deux ans plus tard, ils ont finalement acheté un restaurant-brasserie avenue Thiers, proche du cinéma *Le Palace* et de la gare du Mans. Nous vivions paisiblement. Il y avait eu le Front populaire en 1936. J'avais 12 ans. Je me souviens d'une vie sereine. Nos parents étaient extraordinaires de douceur et de gentillesse pour les deux jumeaux, parfois turbulents, que nous étions.



La supérette à Tours.

Pourtant, le monde commençait à bruisser de troubles... Hitler remilitarisait la Rhénanie...

Oui, mais en France, on voulait tout ignorer, car la victoire de la coalition des partis et du peuple de gauche, la SFIO, le PCF et le parti radical-socialiste, avait entraîné l'euphorie dans tout le pays. Il venait d'y avoir la victoire du Front populaire en Espagne aussi, et puis les communistes français avaient fait beaucoup de voix et de sièges au Parlement, alors, le monde du travail explosait d'allégresse. On ne pensait pas à regarder chez nos voisins. On ne comptait plus les cortèges dans les rues, au son des accordéons, durant des semaines. Il y avait même des grèves pour célébrer la Victoire, c'est dire ! Jusqu'à douze mille grèves dans le pays en juin 1936. Le patronat avait eu très peur que le droit de propriété ne fût remis en cause. Pour les riches, c'était le chaos, et beaucoup ont pensé alors à un retour de l'ordre musclé, ce qui a favorisé les sympathies pour l'ultra-droite, voire les fascistes, plus tard.

Il y a eu des lois sociales importantes qui ont pourtant été votées à cette époque...

C'est vrai. Les patrons avaient déjà accepté une hausse des salaires de 7 à 15 % et le gouvernement Blum a voté une loi qui donnait aux ouvriers quinze jours de congés payés par an et limitait la durée du travail à quarante heures par semaine, une révolution pour l'époque ! Ce furent les premiers congés payés et les vacances sur les plages de France, en famille, à vélo, en train, en voiture chargée à bloc, enfin vous imaginez, le bonheur des braves gens ! Et pourtant, quatre ans plus tard, c'était la guerre ! Les camps, etc.

On trouve même des analystes qui expliquent que le Front populaire aurait précipité la défaite intérieure de la France et engendré Vichy. Vrai ou faux ? Chacun jugera selon ses convictions.

Votre parcours scolaire s'est-il bien déroulé ?

Oui, sans problème, jusqu'en 1939 où a eu lieu la déclaration de guerre. Avec mon frère, nous étions aussi de grands sportifs. Nous étions licenciés à l'Union sportive du Mans et nous disputions des championnats d'athlétisme junior. À celui d'Anjou, Lucien, mon jumeau, avait obtenu 11 secondes aux 100 mètres, et cela sans la préparation sportive que l'on connaît aujourd'hui. Nous avions un bon potentiel sous les semelles ! Moi, j'étais meilleur que mon frère au 200 mètres... On faisait du saut en longueur, aussi, et on a eu des médailles de recordmen de la Sarthe. J'aimais l'école. J'affectionnais les langues vivantes. J'avais choisi l'anglais et l'espagnol en option, ce qui m'avait valu des réprimandes par la suite.

Pourquoi ?

Parce qu'un jour, des amis de mon père, qui étaient comme lui originaires du nord de la France, m'avaient reproché de ne pas parler allemand. Ils disaient que c'était une langue de l'avenir ! Alors, j'ai décidé de l'apprendre, en autodidacte, et par défi ! Pour que mon père soit fier de moi, et sans savoir que cela m'aiderait un jour à survivre. En fait, j'étais en convalescence chez ma grand-mère, suite à un petit souci de santé. Donc, immobilisé par nécessité, je m'y suis attelé ! Avec acharnement, j'ai décidé d'apprendre cette langue, seul, muni d'un dictionnaire, de livres de grammaire, de vocabulaire et d'un lexique. J'avais une méthode infailible ; apprendre cent mots par jour, ce qui, par semaine, faisait déjà six cents mots environ, et, par an, plusieurs milliers ! J'écoutais aussi la radio allemande que nous arrivions à capter durant ces années-là. Cela me permettait d'assimiler les accents de la langue, de la prononcer, et de comprendre certaines expressions. Avec cette technique, j'apprenais ce qui se passait dans le monde, par les radios allemandes et françaises, et je peux vous dire que ça commençait à bouger dès 1936 !

En 1939, donc, ce fut la déclaration de guerre ?

Oui, les Allemands s'étaient bien préparés depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Entre 1935 et 1938, ils avaient reconstitué une énorme aviation militaire. Ils ont occupé la Rhénanie en mars 1936, et ce, malgré le traité de Versailles. Ils se sont rapprochés de l'Italie fasciste de Mussolini, et, en 1938, ils ont annexé la Tchécoslovaquie, avec ses minorités germaniques.

Une crise internationale et politique a alors débuté, et Hitler a organisé la conférence de Munich, avec Chamberlain représentant le Royaume-Uni, Daladier la France, et Mussolini l'Italie.

Une poignée de main et les fameux accords de Munich étaient signés le 29 septembre 1938 !... Un accord de dupes, car l'expansionnisme allemand ne s'est pas arrêté ! Les Juifs allemands ont été les premières victimes de la politique du nouveau parti nazi, on le sait. Cela aurait dû alerter l'opinion... mais à cette époque, peu de médias et pas d'Internet !... Pourtant, cela n'excuse pas le silence de certains dirigeants... Et le 3 septembre 1939, la France et le Royaume-Uni entrent en guerre contre l'Allemagne.

Quel était l'état d'esprit des Français vis-à-vis des Allemands ?

Préféraient-ils l'extrême droite au communisme ? Sans doute, mais j'étais bien jeune à l'époque, avec des préoccupations de jeune, vous savez, la musique, la danse, dont le fameux *Lambeth Walk* venu d'Angleterre ! J'étais tout de même très anxieux de cette guerre, avec toutes les incertitudes qu'elle engendrait, les vrais et faux communiqués de presse. Puis, la mobilisation générale des forces armées françaises et britanniques...

Comment avez-vous vécu la déclaration de guerre ?

Nous étions choqués. Mon père a été mobilisé et envoyé immédiatement dans un régiment d'aérostiers à Toulouse, à la caserne Francazal. D'un coup, nous nous sommes retrouvés seuls, mon frère et moi, avec ma mère, au Mans. C'était la panique, le chaos total. Les gens étaient affolés. Ils entendaient que les Allemands allaient arriver. La ligne Maginot, que tous espéraient très solide face aux divisions du Reich, a été contournée et brisée. C'était l'effondrement des certitudes, et de l'armée française, puis l'invasion des Allemands que plus rien n'arrêtait.

L'exode a commencé. Tous les gens partaient pour s'éloigner des zones où l'armée allemande était annoncée. C'était la peur qui régnait. Il y avait aussi une radio allemande de propagande qui diffusait en français des informations alarmantes. Ils diffusaient des communiqués très angoissants. Et la peur attisait la peur !

Qu'avez-vous décidé, alors ?

En fait, notre mère nous avait déjà confié une mission ! Nous avions 16 ans ! Partir à bicyclette avec mon frère, pour rejoindre notre père à Toulouse et lui apporter des nouvelles ainsi qu'une somme d'argent rondelette à mettre de côté pour l'avenir. Nous voici donc sur les routes. De centres d'hébergement en habitations de fortune, on arrive à Toulouse et on retrouve enfin notre père. Il nous a hébergés durant trois jours. On a vécu la joie des retrouvailles, et notre première mission réussie, on est repartis dans l'autre sens, vers Le Mans, toujours à bicyclette. Il régnait une atmosphère de désorganisation que vous ne pouvez pas imaginer ! Et c'est en revenant, aux alentours de Bordeaux, un soir, alors que nous nous étions arrêtés dans une auberge pour nous ravitailler sommairement, que nous avons entendu le maréchal Pétain qui demandait la signature d'un armistice avec nos ennemis... Un choc. Quelques jours plus tard, j'ai pu entendre l'appel du général de Gaulle qui avait été diffusé à la radio. C'était un message d'espoir pour nous. Je me suis dit que rien n'était joué. J'ai pris conscience de ce qu'était devenue la France et qu'il fallait en sortir.

Justement, l'occupation allemande avait déjà commencé ; quand vous êtes remontés au Mans, les occupants étaient déjà arrivés... Cela a été un choc, pour vous ?

On nous avait dit tellement de choses sur les Allemands. Mais leur allure, leurs attitudes, tout ça dénotait, car il a fallu un certain temps pour que s'installent les « fridolins », comme on les appelait. Eux aussi, ils étaient pressés de toutes parts. Ces soldats étaient, il faut le dire, au moins au début, relativement corrects dans leurs comportements. Et puis l'armistice, c'était rassurant, autant pour nous que pour eux, sauf qu'on ne pensait pas qu'ils voudraient continuer la guerre, s'installer, tout occuper et contrôler, comme cela a été le cas par la suite. Face au maréchal Pétain d'un côté, qui disait qu'il avait sauvé le pays, et de Gaulle de l'autre, qui appelait à la lutte dans l'ombre, nous étions tous déboussolés. Il a fallu un temps pour que les esprits se décident, se déterminent et agissent pour l'un ou l'autre camp.

Certains de ces Allemands étaient-ils belliqueux au quotidien ?

Les soldats étaient aux ordres et n'avaient pas le choix. Mais il y avait les SS, les nazis, la *Feldgendarmarie*, les services de sécurité et les miliciens qui étaient là pour faire régner l'ordre. Eux, c'était autre chose. Ils étaient violents, brutaux, autoritaires. Et puis, il y avait aussi leur terrible propagande destinée à manipuler les gens. Par exemple, ils savaient exploiter le ressentiment de certains Français envers les Anglais, afin de les faire adhérer à la cause allemande et collaborer.

Qu'est-ce qui vous révoltait le plus ?

On s'apercevait que la France ne travaillait plus que pour les Allemands ! Ils vidaient et dévastaient littéralement le pays pour alimenter l'Allemagne. Sur tous les plans, dans tous les secteurs. Ils payaient avec la monnaie d'occupation et mettaient le pays à sac pour leur seul et unique objectif, faire fonctionner la machine de guerre nazie ! Cela, j'avoue, c'était révoltant pour un Français. Nous nous sentions volés.

Puis, le temps des privations et des rationnements est arrivé. Le marché noir s'est étendu à partir de ce moment-là ?

Ah, oui ! Les tickets de rationnement, on en voyait beaucoup. Les clients de la brasserie en avaient, certains en manquaient. Mais il en fallait pour tout. Les vêtements, la nourriture, les chaussures, on ne trouvait plus rien, parfois. Tout partait pour nourrir le peuple allemand. Tout devenait plus cher et les marchés parallèles fleurissaient. Petit à petit, on ressentait l'asphyxie du pays.

Les Français collaborateurs étaient-ils nombreux ?

Vous savez, il y avait une administration française sous contrôle allemand, contrainte de fonctionner sous les ordres des Allemands. On ne pouvait rien faire. Si vous désobéissiez, vous étiez arrêté et mis en prison, ou fusillé. Il y avait bien sûr les collaborateurs, ceux-là étaient acquis aux thèses nazies par idéologie. Ils étaient pro-allemands et parfois plus allemands que les Allemands eux-mêmes ! En clair, des Français anti-Français. Assez paradoxal et déplaisant ! Mais la plupart des Français résistaient en silence, souffrant de voir leur pays envahi en coupes réglées sous la botte de l'occupant.

Y avait-il des arrestations de Juifs, au Mans ?

Il y en avait, mais pas aussi massives qu'à Paris au Vél d'Hiv, par exemple. Dans la famille

de ma femme, Simone Mainette, ils ont caché des Juifs pendant quelque temps. Des Juifs qui partaient ensuite et passaient de l'autre côté de la Ligne pour s'embarquer en Amérique. Moi, je me souviens des Juifs et de l'étoile jaune sur leurs vêtements dans les rues d'Angers. C'était obligatoire, sinon, en cas de contrôle, ils étaient arrêtés, emprisonnés et déportés. Quand j'y repense, quelle humiliation et quelle barbarie !

Qu'est-ce qui vous a donné l'envie de résister à cette occupation ?

La présence et le poids de l'occupant allemand. La perte de liberté. Cohabiter avec eux devenait de plus en plus difficile et insoutenable. Cette sensation d'être tout le temps contrôlé, épié, soupçonné. Nous en avions marre.

Notre père, qui nous avait rejoints après sa démobilisation à Toulouse, nous avait encouragés à ne pas rester neutres. On entendait parler de la Résistance dans la brasserie de nos parents, en ville aussi, chez des amis, et on a décidé de franchir le pas, mon frère et moi. Et puis, dans la famille, ils étaient tous des anciens de la guerre de 1914-1918, alors nous n'allions pas rester inertes et nous résigner, surtout quand on a 15 ou 16 ans, des grands gaillards comme nous... Nous avions envie d'action !

2 — RÉSISTER À L'ENVAHISSEUR

Le 11 novembre 1942, l'armée allemande a envahi la zone Sud. Vous réalisez, alors, que la guerre s'installe pour de bon ?

À l'époque, on n'a aucune idée du temps que durera cette occupation. C'est la fin de cette fausse illusion de liberté. Les contrôles et les pressions multiples deviennent de plus en plus pesants, en particulier vers l'administration et les forces de l'ordre. La milice française et les services de sécurité allemands sont très agressifs envers tous ceux qui ne partagent pas la ligne politique décrétée par le régime de Vichy. Les communiqués et la propagande de Vichy sont quotidiens.

Vous diriez que l'esprit de la Résistance était ancré en vous ?

En moi-même comme chez mes parents. Nous avons des amis qui étaient las de l'occupation. Avec nos copains, mon frère et moi, quand nous allions nous entraîner à l'union sportive du Mans, nous en parlions souvent. Notre entraîneur avait été arrêté, donc nous étions conscients de la situation. Les discussions tournaient souvent autour de l'occupant. On écoutait la radio et on captait clandestinement Radio Londres et l'esprit gaulliste nous habitait. Il nous donnait de l'espoir, de la force, de la dignité. Des valeurs auxquelles nous avons toujours cru. Vous savez, c'est comme une vocation, un appel en vous, et le général de Gaulle l'avait bien compris. Ici, en Calédonie, le message du général de Gaulle a été entendu aussi. Il y a eu, grâce à lui, un grand mouvement en faveur de la lutte contre l'occupant. Dans l'esprit, nous rejoignons tous le général de Gaulle et participions à une résistance. Rappelons par exemple que la Nouvelle-Calédonie est la première île d'outre-mer à avoir rallié la France libre et à fournir un contingent qui a contribué au légendaire Bataillon du Pacifique. Ces hommes du Pacifique, Calédoniens, Tahitiens, et les autres, qui ont participé avec honneur et courage aux combats en Métropole et, notamment, à la mémorable bataille de Bir Hakeim.

Il faut aussi dire que le territoire de la Nouvelle-Calédonie a été décoré de la médaille de la Résistance ! C'est dire si l'esprit du Général et l'engagement de ces hommes du Pacifique ont beaucoup compté à cette époque de l'Histoire.

Votre frère Lucien partageait vos convictions ?

Avec mon frère, nous étions main dans la main. La brasserie de mes parents était un foyer de résistance caché. On se rencontrait là parce que c'était un endroit neutre. Les services de sécurité allemands n'y venaient pas. On y voyait même des gens comme Jacques Duclos, le communiste. Sans avoir de contacts particuliers avec nous, il se retrouvait là avec quelques-uns de ses camarades communistes. Mais nos conversations, à nous, c'était sur la pénurie de tout, et les humiliations que subissait la population. Naturellement, cela a suscité une volonté d'action pour l'avenir de la France. Cela a provoqué en nous un éveil politique, au sens noble du terme.



Edmond et Lucien Chartier.

Un peu plus tard, vous avez rejoint l'ORA. En quoi cela consistait-il ? Quel y était votre rôle ?

L'ORA, c'était l'Organisation de résistance de l'armée. Elle a été créée en janvier 1943. C'était une organisation apolitique fondée par le général Frère, puis par Verneau qui furent tous les deux déportés et qui décédèrent dans les camps en 1943 et 1944. C'est le général Revers qui a repris le commandement avec son adjoint, le général Brisac. Nous avions aussi notre logique, vous savez : Faire la guerre à l'occupant et au gouvernement de Vichy, que l'on soit en zone occupée ou en zone libre. Cette structure était déjà constituée à l'échelon national. Il y avait plusieurs délégations. Notamment une délégation TAM, c'est-à-dire Touraine-Anjou-Maine, qui regroupait les résistants réunis de la région Ouest. Le secteur TAM était dirigé par le lieutenant-colonel Madelin, chef de réseau.

À partir de notre engagement, il importait de renforcer le groupe de recherches des contacts et, pour nous, de recruter des « éléments » favorables à nos idées. L'organisation ORA n'a pas tout de suite été soutenue par De Gaulle. Elle était représentée par le général Giraud qui était clandestinement basé en Afrique du Nord et, en 1944, l'organisation a fusionné avec l'Armée secrète et les FTP pour former les FFI. (FTP : Francs-tireurs et partisans — FFI : Forces françaises de l'intérieur.)

Il y avait des réseaux un peu partout, en zone Sud comme au Nord. Localement, nous avions comme patron le capitaine Gaulupeau, responsable régional de ce réseau. Je porte d'ailleurs l'insigne de l'ORA dans les cérémonies, encore aujourd'hui. Le réseau m'avait fait embaucher comme interprète, au service trafic de la SNCF, à la gare du Mans. Un poste stratégique qui me permettait de connaître les mouvements de train, d'entendre les informations diffusées et de faire du renseignement destiné à la Résistance, afin de planifier des actions.

La Résistance communiste était-elle très active dans cette région ?

Oui, quelques noyaux furent constitués, notamment à la SNCF, dès mars 1943, et l'ORA est entrée en relation avec les autres mouvements de Résistance, y compris le parti communiste. Selon ses effectifs, l'ORA a créé ses propres « maquis » ou groupes mobilisables, et fourni aux autres mouvements les officiers et le matériel nécessaires à leur encadrement, mais il n'y avait aucun contact direct entre les groupes, sauf au niveau du haut commandement.

La Résistance était multiple : socialiste, communiste, droite dure, des chrétiens, des Juifs, et

des réseaux étrangers, espagnols ou italiens antifascistes, aussi ?

Oui, il faut souligner que l'ORA n'a pas été un mouvement comme le furent Combat ou Libération, et bien d'autres encore, avec leurs journaux, leur engagement très politisé ; l'ORA était un ensemble militaire clandestin organisé méthodiquement dès 1942, mais déjà préparé en juillet 1940. Ils ont fait appel aux militaires qu'ils avaient connus dans le service, mais très vite on a recruté les résistants de tous bords et de toutes nationalités. Tous ont su apporter leur expérience de la lutte clandestine pour faire vaincre notre idéal de liberté.

L'Organisation de résistance de l'armée a payé cher son engagement. Plus de 1 600 hommes ont été tués au combat ou fusillés, dont plus de 300 officiers et sous-officiers. Plus de 850 de ses membres ont été déportés, dont des collègues et moi-même, et plus de 350 ne sont pas revenus des prisons ou des camps de concentration. Rappelons une action héroïque en Bretagne : les résistants bretons à Saint-Marcel, entre Rennes et Ploërmel, ont lutté armes à la main contre un régiment allemand allant renforcer les troupes de défense sur l'Atlantique... plus de quarante-deux FFI furent tués et plus de 560 soldats allemands ont été neutralisés dans cette opération du 18 juin 1944 qui dura 18 jours.

Vous aimiez cette clandestinité ?

Aimer ? Bien sûr. Pouvait-on refuser le combat et se résigner à servir l'occupant ? Non ! Mais pour répondre à votre question, nous étions semi-clandestins, car nous vivions chez nous, mais le capitaine Gaulupeau, lui, était vraiment clandestin, car il était activement recherché par la Gestapo et les nazis. Nous, mon frère et moi, nous étions deux de ses agents de liaison. Et nous avions chacun un groupe distinct. Nous recrutions des gens, mais sans savoir qui était enrôlé l'un par l'autre. Et cela, afin que la structure soit « étanche » ! Au cas où nous serions faits prisonniers, nous n'aurions rien pu dire. Nous n'avions pas été formés à cela, mais nous appliquions de façon logique nos techniques personnelles pour être le moins vulnérable possible.

Vous deviez ruser avec la police, la gendarmerie, les douanes, et l'administration en général ? Vous deviez vous méfier de tout le monde ?

Oui, par la force des choses. Par exemple lorsque nous faisons des actes de sabotage, la nuit, sur la gare de triage avoisinante qui desservait la Charente, la Bretagne, la Normandie. Chaque wagon avait des essieux avec des boîtes à graisse... il suffisait d'y mettre des cailloux et de la ferraille, et le wagon ne faisait pas plus de cent kilomètres ! Cela retardait les opérations et les mouvements allemands de transport de matériel ou de troupes vers les zones stratégiques. C'était cela, résister : n'importe quel moyen était bon pour gêner et affaiblir l'ennemi. Pour nous et nos parents, il y avait une prise de risque, car nous stockions, dans une salle de la brasserie, des bagages, des colis d'armes, des munitions et du matériel logistique destinés aux différents groupes résistants. Nous servions aussi de boîte aux lettres comme agents de liaison. La brasserie était un lieu clé de la Résistance.

Vous organisiez des attentats ?

Pas sur des hommes, je n'aurais pas accepté, ce n'était pas dans mon tempérament de tuer, de verser le sang, mais on a fait sauter des convois, du côté d'Alençon, avec des explosifs. Avec des mèches à retardement, de la dynamite, on faisait sauter les rails avant l'arrivée du convoi. On provoquait des déraillements, ce qui était pour nous une action discrète et efficace, à la mesure de nos moyens et de nos capacités techniques, hélas limités ! On opérait aussi, dans notre réseau, la réception de matériel venant d'Angleterre. Il y avait des parachutages. Nous étions prévenus par des messages de la BBC selon un calendrier codé. Cela restait très

dangereux. Car les avions devaient voler presque en rase-mottes pour nous larguer les colis en forêt, au sud du Mans, dans des clairières, notamment dans les clairières du bois d'Arcé ! Les conteneurs déboulaient à soixante ou quatre-vingts kilomètres-heure, donc danger ! Les avions disparaissaient aussitôt. Il fallait vider les paquetages, cacher les parachutes, et évacuer le matériel. Il y avait des armes de poing, des fusils, des grenades, des mitraillettes Sten, des bazookas, puis de l'argent, des cigarettes, quelques victuailles non périssables... Il fallait faire vite, en silence et sans être repéré... sinon c'était le combat et la mort, peut-être. Avec mon frère, nous avons participé à cinq opérations de ce type. Tous ces lots devaient servir à conforter et armer le réseau, et le matériel serait utilisé en vue du débarquement futur. Tout cela pour les soldats qui investiraient les zones préparées et alimentées en armes et munitions, comme la nôtre. Une fois équipés, ces hommes pourraient mener l'offensive contre l'ennemi. C'est ce qui s'est passé d'ailleurs, avec succès.

Mais il faut le dire, il y a eu aussi des dynamitages de ponts, des obstructions de routes, et des destructions de dépôts de carburants organisés par l'ORA.

Faisiez-vous passer des gens clandestinement d'un bord à l'autre ?

Non, ce n'était pas dans nos missions, et d'autres groupes pouvaient être activés pour cela.

Aviez-vous un nom de code, vous et votre frère ?

Oui, on nous appelait « les frères Thiers », car la brasserie de mes parents était située avenue Thiers. Il valait mieux être codé pour ne pas être trop identifié, et de plus, on ne connaissait pas les autres chefs de section.

On savait qu'il y avait notamment, dans le réseau Sud, pas mal d'Espagnols qui avaient fui le franquisme et la guerre d'Espagne en 1936. Ils avaient intégré la Résistance des réseaux communistes, notamment.

Entendiez-vous parler de l'Armée secrète ?

Non, pas vraiment, car les réseaux ne sont pas encore unifiés en armée de libération. Chacun œuvrait dans son coin, à ce moment-là.

En 1943, il y a eu l'instauration du STO, le Service du travail obligatoire. Vous y participiez ?

Non, nous n'avions pas l'âge requis, mais d'abord, il y a eu le Service du travail volontaire. C'était des Français qui allaient travailler en Allemagne, des Français volontaires, et ils étaient payés le double ou le triple en Allemagne, où on avait besoin de main-d'œuvre ! Beaucoup ont obéi pour des raisons matérielles, car il y avait beaucoup de chômage en France, à cette époque. C'est ce qu'on avait appelé d'abord « la relève volontaire ». Pierre Laval, en 1942, et le maréchal Pétain, ensuite, avaient même incité les Français à aller en Allemagne pour y travailler. Mais cela n'eut pas le succès escompté et on a créé « la relève forcée » pour obliger les ouvriers, les chômeurs et ensuite le maximum de célibataires à partir.

Ensuite, l'administration française, sur ordre des Allemands, crée le STO, Service du travail obligatoire et là, on sélectionne des jeunes Français promis au service militaire, et on les oblige à partir. Ils n'avaient pas le choix ! Ils étaient sélectionnés en fonction de leur âge et toutes professions confondues. Ils allaient faire toutes sortes d'activités, boulangers, maçons, etc. Beaucoup ont déchanté, car le rythme du travail était très soutenu, les Allemands les traitaient mal, et parfois les salaires n'étaient pas au rendez-vous. Beaucoup désertaient. Il faut dire qu'il y a quand même eu beaucoup de réfractaires à partir de 1943. La Résistance a

d'ailleurs profité de ces désertions : environ vingt pour cent d'entre eux ont rejoint le maquis.

La propagande de Vichy affirmait que, pour un ouvrier français qui travaillait en Allemagne, des prisonniers français étaient libérés. Mais ce n'était pas la vérité... ils mentaient, et peu sont vraiment revenus. On ressentait le poids de l'administration de Vichy et des Allemands, qui nous manipulaient. C'était aussi cela, la Résistance, il fallait désobéir et prendre ses responsabilités.

Vous aviez pensé à « prendre le maquis » ?

Non, la région où nous étions ne s'y prêtait pas. Il aurait fallu, comme dans les Alpes, le Jura ou le Massif central, des endroits peu accessibles, où une végétation abondante aurait pu favoriser les opérations, mais en ce qui nous concernait, il s'agissait plutôt d'actions dans l'ombre. Nous luttons pour notre indépendance nationale, c'était notre motivation de résistants, quel que soit le niveau où nous nous trouvions. La dictature, le nazisme, le racisme, la déportation, tout cela nous écœurait. Nous avions le devoir moral de résister.

Y a-t-il eu des femmes dans la Résistance ?

Oui, bien sûr, et même très méritantes dans leur comportement au sein de la Résistance. Rappelez-vous du courage exemplaire et de la détermination de Lucie Aubrac, femme de résistant emprisonné, et de bien d'autres femmes encore...

Combien de temps a duré cette action dans l'ombre ?

À partir du moment où nous avons adhéré, il n'était guère possible de renoncer à l'action. La finalité était la libération de la France ou au moins la conclusion d'une paix honorable et le retour à une liberté complète et reconnue par tous. Il fallait que cela dure jusqu'à ce que l'objectif soit atteint !¹

¹ Voir en annexe le programme du Conseil national de la Résistance.

3 — UNE ARRESTATION MUSCLÉE

Comment s'est produite votre arrestation par les Allemands ?

Tout est parti de la fuite d'un correspondant de l'Armée secrète : un délégué est venu nous visiter dans la Sarthe afin d'obtenir des renseignements. Ce délégué a pris contact avec Gaulupeau, notre chef, activement recherché. Gaulupeau nous a demandé, à mon frère et moi, de rencontrer le délégué à sa place, un certain Monsieur X... Nous l'avons vu en secret, échangé nos identités puis nos informations... Nous avons décidé de nous retrouver quelques jours plus tard, en compagnie de notre chef de section Gaulupeau, et le voilà reparti de son côté et nous du nôtre... mais ce brave Monsieur X s'est fait contrôler sur la route du retour par deux gendarmes français... et au lieu de garder son calme, il leur a déclaré tout de go : « De toute façon, les gars, moi, je suis de la Résistance, alors laissez-moi tranquille ! »

Les gendarmes, très aux ordres, l'ont emmené à la gendarmerie et ont dressé un procès-verbal. Il a été retenu et le rapport a été aussitôt transmis à la Kommandantur nazie. Arrêté, emprisonné, Monsieur X est envoyé au siège de la Gestapo. Il est interrogé par les SS, on l'intimide et on lui fait subir des pressions. Au lieu de résister, il s'est mis à table et nous a « donnés », nous mettant en cause, indiquant aux nazis notre adresse et le réseau auquel nous appartenions. Vous imaginez bien qu'illico presto, les Allemands se sont précipités dès le lendemain à la brasserie !

Rafle générale devant tout le monde et nous voilà embarqués, toute la famille, père, mère, à la Gestapo !

Heureusement, ma mère a réussi à activer le signal pour prévenir les membres du réseau ORA ! Le signal, c'était de retourner les bottins téléphoniques. Cela pour déclencher la dispersion générale du réseau avant qu'il ne soit repéré et démantelé.

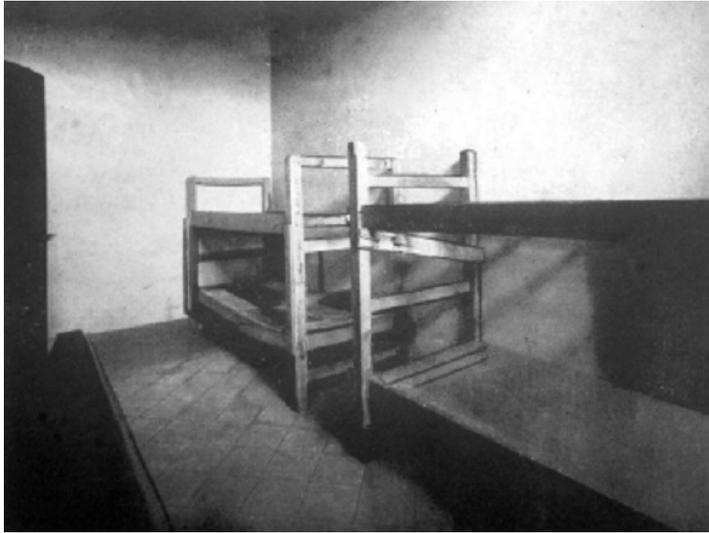
On a donc été embarqués devant la clientèle de la brasserie, mes parents n'étaient pas menottés, mais mon frère et moi, chacun une menotte, pour nous empêcher de prendre la fuite, car on savait que nous étions des sportifs confirmés, et surtout de fameux sprinters !

Nous avons tous été incarcérés dans le bâtiment des Archives, au Mans. Mes parents ont fait mine de ne rien savoir de nos activités secrètes ; au bénéfice du doute, ils ont été libérés quelques jours plus tard. Comme je parlais allemand et que mon frère ne comprenait rien, c'est moi qui ai subi les premiers interrogatoires des services de sécurité allemands.

Des interrogatoires menés exclusivement par des Allemands ? Ou avec la Milice ?

Oui, des SS ou des gens de la Gestapo... Les SS, vous savez, ils ne se salissaient pas trop les mains. Ils faisaient exécuter leurs ordres par les autres, plus spécialisés, y compris les miliciens et les policiers français.

On nous a mis à part, dans deux cellules de sept mètres carrés à peine, avec deux autres détenus. C'est là que j'ai fait la connaissance d'un garagiste, Paul Bouttier, qui est resté un ami jusqu'à sa mort. Un autre détenu, qui se disait gendarme, a vite disparu. Je pense que c'était un « mouton », c'est-à-dire une balance, une « taupe » !

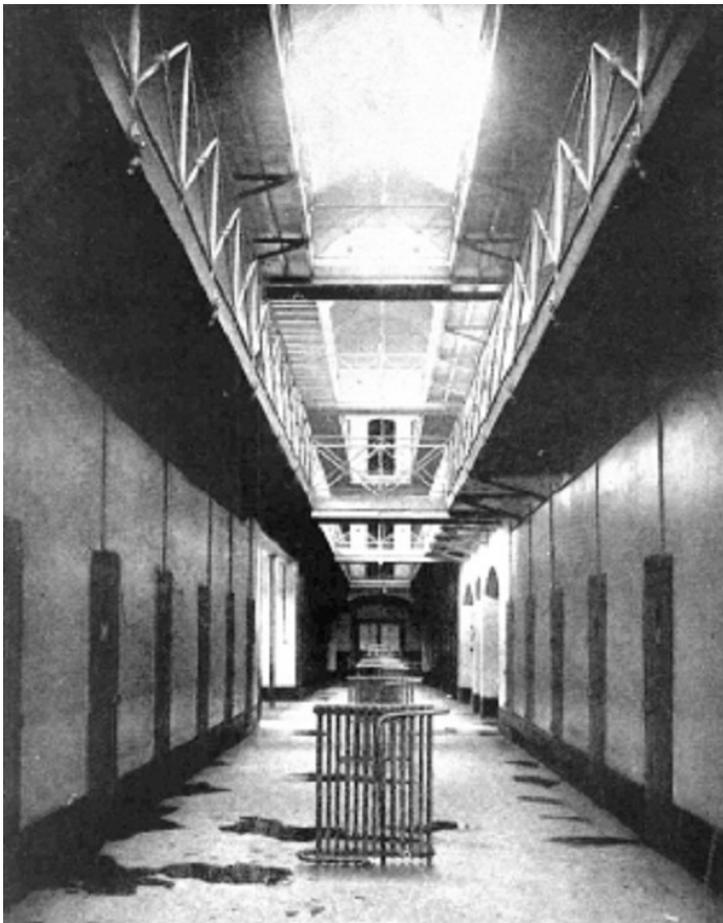


La cellule de la prison.

Photo : Édition amicale de la Résistance sarthoise.

Et alors ?

Alors ? J'ai subi quarante-neuf interrogatoires en huit jours ! Le fait de parler allemand me nuisait et, bien sûr, facilitait les interrogatoires. Cela se passait presque toujours la nuit... parfois deux ou trois fois pendant la même nuit... Bastonné, frappé, à la schlague ! Une fois, j'ai eu droit à la baignoire d'eau glacée : on vous immergeait comme pour vous noyer... On m'interrogeait sur la Résistance, sur les parachutages... La moitié du temps, lors de ces séances de torture musclées, je restais sans connaissance... c'était ma seule chance, si je puis dire, car là je ne sentais plus rien, jusqu'à mon retour en cellule...



Les couloirs de la Prison... le bruit des bottes...

Photo : Édition amicale de la Résistance sarthoise.

Je ne voyais plus mon frère, on était au secret, « *allein* » comme ils disaient : à l'isolement ! Des moments terribles de solitude et d'attente. Lors des interrogatoires, un officier SD (Service de sécurité) était toujours présent. Il avait participé à notre arrestation, il était assez violent, malgré un abord sympathique ; son rôle : obtenir des résultats. C'était la règle ! Vous savez, quand j'entendais à travers la porte de la cellule, dans le couloir de la prison qui faisait environ deux cents mètres de long, résonner les bottes allemandes qui se dirigeaient vers la porte de ma cellule, c'était la panique... Vous vous dites : « Ça y est, encore un interrogatoire pour moi ! » C'était le stress permanent ! Et la peur de l'exécution, car j'avais, à travers le renseignement, fait pas mal d'espionnage sur le trafic allemand du réseau SNCF.

Mais je n'ai jamais parlé... La consigne, c'était de tenir au moins deux jours, pour que le réseau puisse déplacer les armes et le matériel, redéployer ses membres sur d'autres sites pour se réorganiser dans d'autres canaux de la Résistance. C'est ce qui s'est passé. Notre réseau a été épargné et les membres se sont tous retrouvés dans des poches FFI pour soutenir les Alliés le moment venu et, entre autres, dans les poches de Résistance de Bretagne et de la côte Atlantique.

Cela a duré longtemps ?

Un mois environ. On a été arrêtés le 15 avril 1944 ; le 15 mai, on a été jugés de façon sommaire, sur dossier, par un tribunal militaire. On a été condamnés à la perpétuité et à la déportation. Puis on nous a envoyés, mon frère et moi, à Compiègne, pour être transférés plus tard dans les camps. À ce sujet, pour aller à Compiègne, nous avons dû passer par Paris, car les Allemands voulaient récupérer des prisonniers détenus dans la prison de Fresnes. Nous sommes partis dans deux bus avec d'autres prisonniers. Une centaine environ. Tous menottés les uns aux autres, des Allemands sur le toit de cet étrange convoi, mitrailleuse au poing, pour éviter toute évasion. Un sacré attelage ! Arrivé à Paris, le chauffeur du bus qui ne connaissait pas la capitale s'est perdu, et c'est moi qui ai été désigné pour venir en aide à ce conducteur de fortune. À un moment donné, j'ai dû lui demander de nous arrêter pour interroger un passant, pour savoir si nous étions sur la bonne route... Les Allemands, méfiants, m'ont alors dit : « Si tu tentes de prendre la fuite, ton frère sera exécuté sur-le-champ ! » Impossible d'envisager une évasion dans ces conditions !

Comment se présentait le camp de Compiègne ?

Compiègne était la ville principale, mais nous sommes finalement allés au camp de Royallieu, près de Compiègne. C'était un camp de regroupement. Il y avait là des milliers de détenus de toutes les régions de France, pour la plupart résistants condamnés comme nous, des gens raflés et des détenus sanctionnés pour fraude ou marché noir, mais aussi quelques Juifs et des criminels de droit commun. Seulement des hommes, pas de femmes ! Nous étions tous destinés à partir dans ces fameux convois de la mort, mais sans le savoir, bien sûr. Les convois dirigeaient les prisonniers vers tous les camps de concentration d'Allemagne. Auschwitz, Buchenwald, Mauthausen, Sachsenhausen, Ravensbrück et Dachau. Entre le 1^{er} janvier et le 26 août 1944, soit durant huit mois, il est parti de Royallieu trois cent vingt-six convois, soit une moyenne de dix convois par semaine ! Des milliers d'hommes, dont beaucoup sont morts exécutés, gazés ou emportés par l'épuisement et les mauvais traitements ! Dans ce camp de regroupement, nous avions une relative liberté de mouvement. Il y avait des Allemands, avec des chiens en laisse, qui montaient la garde, et des sentinelles postées. On ne pouvait pas sortir, mais on pouvait aller et venir à l'intérieur. Nous étions captifs certes, mais pas encore contraints et forcés comme ce fut le cas plus tard. Ce camp de regroupement, nous l'avons vécu comme une halte, un répit, qui n'a malheureusement pas duré.

Vous aviez peur ?

Vous savez, c'est paradoxal, mais je préférerais partir dans les camps plutôt que revenir au Mans, car les interrogatoires de la Gestapo avaient été une torture physique et mentale insupportable. Entre la peste et le choléra, comme on dit !... Mais je ne savais pas encore ce qui nous attendait.

4 — LE CONVOI DE LA MORT

Comment s'est passé votre transfert du camp de Royallieu à Dachau ?

Le 1^{er} juillet 1944, alors que des rumeurs de libération du pays semblaient se confirmer, on nous a annoncé qu'on allait partir en Allemagne, dans le camp de concentration de Dachau ! C'était un choc pour nous ! On s'est dit : « Ce n'est pas encore fini... »

Et ça s'est fait le lendemain. Rassemblement ! Deux mille cent soixante-six personnes sur la grande place du camp de Royallieu. En colonnes ! On quitte le camp pour aller à pied prendre le convoi à la gare de Compiègne. On traverse les rues de la ville, très encadrés par les soldats allemands. Personne dans les rues, et aucune aide possible de la part des habitants qui avaient certainement trop peur pour eux-mêmes. Des sentinelles avaient même des grenades défensives dans les bottes, au cas où un mouvement de masse aurait eu lieu ! À notre départ du camp, nous avons reçu une boule de pain et un morceau de cervelas... Ce fut notre seul repas en quatre jours !

Puis on vous fait monter dans le train...

Le train 7909. Un train long, noir, métallique, avec une vingtaine de wagons à bestiaux. À la fin de la matinée du 2 juillet, par groupe de cent personnes, on nous a embarqués comme du bétail ! C'était des cris, des hurlements, des menaces, parfois des coups de pied et de crosse de la part des Allemands. « *Loss! Loss! Loss! Schnell! Schnell! Schnell!* » Ils vociféraient ! Les portes en ferraille grinçaient et coulissaient... et vlam ! Elles furent hermétiquement fermées et plombées ! Notre wagon était le numéro 24. En tête et en queue de train, il y avait des soldats allemands pour nous surveiller. Dans la guérite de chaque wagon, un Allemand était en poste avec sa mitraillette et guettait les candidats à l'évasion. On était entassés les uns sur les autres... Vous imaginez les jours de grève dans le métro quand tout le monde se pousse et râle... eh bien, c'était comme cela, sauf que là, on partait pour nulle part... avec des ennemis en face... prêts à tout pour nous tuer et nous exterminer !

Le convoi s'est ébranlé et on est partis pour l'enfer... Certains priaient, d'autres pleuraient, appelaient à l'aide ou criaient... C'était atroce !

Comment s'est passé le voyage ?

L'horreur ! Une petite lucarne grillagée qui laissait passer un peu d'air, un fût de deux cents litres pour faire nos besoins. Notre seule chance, si je puis dire, c'était que notre wagon n'était pas trop surchargé, comparé à d'autres. Beaucoup étaient debout, certains assis, d'autres couchés. Il a fallu une discipline pour s'organiser et ne pas craquer ! D'ailleurs, dans certains wagons, il y a eu des révoltes entre déportés, des bagarres. Des coups de folie. Il régnait une chaleur intenable. En plein juillet, il faisait plus de trente-quatre degrés à l'extérieur et plus de quarante degrés à l'intérieur. De plus, le convoi était très très lent : vingt, vingt-cinq, trente à l'heure maximum. Le voyage s'est prolongé jusqu'au 5 juillet, c'est dire ! À cela, plusieurs raisons. Il y a eu des ennuis mécaniques, des sabotages, des bombardements à proximité, tout cela ralentissait le convoi... car il ne faut pas oublier que nous étions en 1944 et que les Alliés étaient très actifs à ce moment-là face aux Allemands.

La déshydratation n'a pas tardé à produire ses effets. On a dû entasser les morts dans un coin. L'odeur fétide des cadavres aggravait le sentiment d'asphyxie. Un vrai cauchemar ! Je me souviens d'avoir vu quelqu'un faire les poches d'un mort. Le bien et le mal commençaient à se confondre ; dans ces situations de détresse, on assiste à des choses horribles !

Comment réagissiez-vous à ces conditions de vie inhumaines ?

Il fallait tenir, même si c'était incroyablement difficile. On avait la chance d'avoir été embarqués avec des camarades du Mans et cela nous a aidés moralement. Même si, pendant le trajet, deux d'entre eux sont morts ! On n'était plus rien ! On était abrutis, on ne savait plus quoi faire... On essayait de passer des petits mots par le grillage qu'on lançait sur la voie, pour appeler à l'aide, pour que l'on prévienne notre famille, mais en vain ! On n'imaginait plus rien, on était perdus, affamés, assoiffés, angoissés, pour nous-mêmes et les nôtres... On n'avait plus de forces. On ne parlait plus. On était comme des bêtes.

Parfois, il y avait des hurlements. Certains tombaient dans la démence et voulaient mourir, se tuer, la peur panique de la mort, de l'inconnu. D'autres cris répondaient aux premiers... la folie collective menaçait, sans pourtant prendre le dessus.

Je me souviens qu'on nous avait dit au départ : « Si quelqu'un tente de fuir, il y aura des représailles ! Pour un évadé, dix seront pris au hasard et fusillés ! Prenez garde ! » Malgré cela, on a essayé d'ouvrir le plancher avec des couteaux ou des objets en fer qui avaient échappé à la fouille... pour tenter de « se faire la belle » par la voie en sautant... au moment où le train s'arrêtait, ou quand il avançait à vitesse réduite... Mais des gens de notre wagon s'y sont opposés et nous ont empêchés de le faire... Ils nous ont dit que nous serions collectivement responsables de la mort d'autres déportés. On a donc été obligés de renoncer.

De plus, il y avait des chaînes qui pendaient en dessous des wagons. Si on sautait sur la voie, on risquait de rester accrochés, d'être traînés par la chaîne, et broyés par les roues du train... La solution était de sortir du train à l'occasion d'un arrêt, mais à chaque arrêt, il y avait des sentinelles partout !

Ainsi, la nuit a succédé au jour, la fraîcheur du soir à la canicule de la journée, dans cette prison sur roues qui avançait vers l'inconnu et, sans que nous le sachions, vers la mort de beaucoup d'entre nous...

Un véritable enfer !

Oui... la désespérance, la crainte, l'angoisse ! Je me souviens de l'arrêt à Sarrebruck... car le train était parti de Compiègne, puis il était passé par Reims, Sarrebruck, Munich, pour arriver à Dachau ! À Sarrebruck donc, il y a eu une altercation entre les Allemands, le capitaine du train et le chef de gare allemand... Celui-ci voulait donner des vivres aux déportés... et il a obtenu que les portes des wagons soient ouvertes... D'abord, on a fait débarrasser les morts vers des voitures « réservées », car tous les détenus, morts ou vivants, devaient arriver à Dachau ! Tels étaient les ordres et rien n'aurait infléchi les Allemands. Puis on est repartis en direction de Munich et Dachau. Notre convoi de l'horreur, avec ses morts, ses survivants, et sa barbarie, a redémarré comme si de rien n'était !

En gare de Reims, on a vu des femmes de la Croix-Rouge qui, à travers la lucarne, nous ont donné un peu de soupe et de l'eau... mais en dehors d'un peu de compassion, et de gêne dans le regard de ces « humanitaires », rien d'autre !... De toute façon, elles ne se rendaient même pas compte de l'état dans lequel nous étions ! Et puis l'action de la Croix-Rouge en général, pendant la guerre, n'a pas été, sous couvert de neutralité, très exemplaire !

Finalement, le convoi de l'horreur, de la peur et de la mort du 2 juillet 1944 a laissé mille six cent trente personnes rescapées et cinq cent trente-six morts en cinq jours... plus de cent morts par jour... c'est l'effroyable bilan de ce seul convoi, et il y en a eu des centaines, voire des milliers, comme celui-là pendant la guerre ! Des convois organisés, planifiés par la grande machine destructrice du Reich... pour exterminer les Résistants, mais aussi les Juifs, les Tziganes et tous les humains qui osaient se dresser contre le régime nazi... Et figurez-vous qu'il a été prouvé que les Allemands finançaient ces convois avec les biens qu'ils saisissaient aux prisonniers... les maisons, les immeubles, l'argent, l'or... tout cela servait à payer les

convois des déportés qui, cela paraît incroyable, payaient en quelque sorte leur propre mort ! Car l'armée allemande n'avait pas de budget affecté pour l'extermination des opposants au régime, le cynisme planificateur et machiavélique allait jusqu'à financer leur machine diabolique de cette façon !

Vous êtes arrivé à Dachau le 5 juillet 1944.

J'ai pensé : « Le train de la mort s'arrête enfin ! »

Les portes des wagons se sont ouvertes... on est descendus, pétrifiés de peur... la pluie, les cris des Allemands, avec les chiens qui aboyaient... « *Heraus ! Heraus !* »

La mort planait déjà sur ce lieu... On titubait... On nous a mis en colonnes... puis on est partis à pied... plus de mille cinq cents hommes en colonnes, encadrés par des soldats, des policiers et des chiens... On marchait au pas... on a traversé la petite ville de Dachau... Personne ne semblait ému... on nous regardait à peine... Les convois se sont succédé depuis des années, alors un de plus ou de moins... on nous ignorait ! Nous étions transparents... L'atmosphère était irréelle... Soudain, une pancarte : « Dachau ». Un nouveau choc pour nous... On avait déjà entendu parler de Dachau... On savait que c'était un camp de concentration, mais on allait découvrir que c'était un camp d'extermination... On est entrés dans le camp... Si on traînait, on prenait des coups de bâton, de bottes, des gifles...

À l'entrée, une inscription : « *Arbeit macht frei* », la liberté par le travail... c'était une curieuse façon de dire que ceux qui ne voulaient pas travailler seraient exterminés !

Au loin, on ne pouvait pas l'éviter, une cheminée... et une fumée noire... Il y avait donc des crématoires !

À l'entrée du camp, à gauche, un orchestre tzigane jouait un morceau de musique classique ! Un paradoxe, dans ce lieu de mort et de destruction. Les Allemands poussaient le cynisme encore plus loin. En voyant un orchestre, on pouvait se dire : « Tiens, de la musique... C'est rassurant. » Mais, en fait, il s'agissait de nous décontenancer un peu plus. La machine nazie de conditionnement, de destruction et d'asservissement était sans limites. Du machiavélisme pur !

On nous a mis encore une fois en rang. On nous a fait nous déshabiller pour être complètement nus. Sous la pluie ! Nos vêtements posés devant nous.



Nus.

On nous a pris nos montres, chevalières, chaînes, stylos, quelques pièces de monnaie, et nos effets personnels, des lettres, des photos, des papiers, tout, tout, tout... tout ce qui nous rattachait à notre vie antérieure, à notre civilisation ! D'ailleurs, vous voyez cette chevalière ?

Eh bien, elle m'a été confisquée à ce moment-là. La préfecture de la Sarthe m'a convoqué après la libération pour me la restituer ! Enfin, c'est une anecdote, cette chevalière, mais j'y tiens beaucoup.

Pour en revenir à notre arrivée et à ce moment précis de la fouille... nous nous sommes retrouvés comme ça, totalement nus ! C'était très complexant, humiliant, traumatisant aussi... Nous étions des hommes de tous âges... tous choqués ! Nous étions rabaissés au niveau de l'animal... Nous étions dégradés, des « sous-hommes », comme les Allemands aimaient à nous le répéter inlassablement. Des « *untermensch* », selon l'idéologie nazie !

Ensuite, on nous a tondu la tête, et tous les poils du corps ont été rasés.

On avait l'impression de naître à une autre vie, ou plutôt de renaître en enfer. Je ne reconnaissais plus mon frère rasé... comme moi, du reste, tout aussi métamorphosé ! Nous étions devenus quelqu'un d'autre !

Puis on nous a dirigés vers des hangars immenses. Nous étions deux à trois cents là-dedans... complètement effrayés... Et là, c'était la douche ou la mort ! J'avais remarqué des tubulures au plafond. C'était des canalisations d'eau et de gaz... Pour nous, prisonniers valides et résistants qui pouvaient être productifs, c'était la douche et le travail. Les Juifs, les Soviétiques, les Tziganes, les homosexuels ou les francs-maçons, quant à eux, étaient voués à une mort certaine et à une destruction systématique !

Par la suite, j'ai appris que les chambres à gaz avaient été construites en 1942, et j'ai pu savoir qu'il y avait eu énormément d'exécutions par pendaison ou fusillade à Dachau.

Pour vous, les choses allaient de pire en pire...

J'étais abruti par ce que je voyais. J'avais une peur intense ! On ne savait plus qui on était ! Nous n'éprouvions même plus de sentiment de révolte ! Nous étions cassés, détruits ! Anéantis ! Pourtant, mon frère et moi, nous avons résisté. Dans ces moments-là, on trouve toujours une lueur d'espoir au fond de soi.

Après la douche, on nous a désinfectés avec un pinceau et du liquide genre grésil ou DTT... sous les bras, entre les fesses, comme du bétail contaminé !

Autant de pressions psychologiques qui nous anéantissaient petit à petit !

Puis, on nous a donné un uniforme-pyjama rayé avec des raies verticales, un petit chapeau et des galoches en bois... On nous a donné aussi une gamelle en fer-blanc pour nos repas... et un demi-litre de soupe... une couverture... et direction notre bloc. Le nôtre portait le numéro 24. Nous étions au moins deux cents, entassés là-dedans. Il y avait des rangées de trois lits superposés, sans matelas, faits de planches en bois recouvertes de toile de jute. Nous avons pu nous étendre là et enfin trouver le sommeil. Le lendemain, après l'appel interminable sur la place carrée, est venu le moment du marquage : notre numéro de matricule était cousu sur notre vêtement... Mon numéro à Dachau était le 72867, ensuite, dans le camp de travail de Neckargerach, c'était le 22873, avec un triangle rouge cousu.

On nous a fait remplir un questionnaire qui demandait de décliner notre identité. C'était un premier tri pour essayer de savoir ce qu'on était capable de faire.

Avec mon frère, nous avons noté que nous étions étudiants. Je n'ai pas dit que je parlais allemand, car je me doutais de l'exploitation que feraient de moi les Allemands comme interprète, en raison des nombreux arrivages de prisonniers, et de plus, j'aurais été séparé de mon frère, ce que je ne voulais à aucun prix.

Des codétenus savaient-ils que vous parliez allemand ?

Certains s'en doutaient, mais ils n'en étaient pas sûrs. Mais les Allemands auraient dû le savoir, puisque le réseau de la Résistance m'avait placé à la gare du Mans pour faire du

renseignement, comme je vous l'ai dit précédemment.

Vous n'avez pas subi de marquage au bras ?

Non. Le tatouage au bras se faisait quelques jours plus tard... et il s'est trouvé que notre bloc 24 a échappé à ce marquage, car nous avons été envoyés très rapidement dans la mine souterraine de Neckargerach, dans la vallée du Neckar. Nous étions employés à déblayer et aménager cette vieille mine qui servirait, une fois transformée, de lieu de fabrication de pièces d'avion destinées à l'aviation allemande. Nous en reparlerons, mais cela prouvait la planification extrême des Allemands. Ils nous avaient, en quelque sorte, présélectionnés pour devenir de futurs forçats. Ce que nous ne savions pas encore, bien entendu.

Avez-vous pensé à mettre fin à vos jours ?

Jamais. Vous savez, mon frère et moi, nous étions sportifs, endurants et forts de caractère... j'ai dit à mon frère : « Tu sais, s'il y en a deux qui doivent revenir, ce sera nous ! » Il me semble aussi que par rapport à mon frère jumeau, j'ai toujours eu un sentiment et un rapport d'aîné... Et je me devais de le protéger, de le ramener à la maison !

Je ne le lui ai jamais dit, mais tout ce que j'ai pu faire dans le camp, c'était dans ce but, cette finalité-là, mais il l'a sans doute compris sans me l'avouer !

Je me souviens que, malgré toute cette horreur, il y avait parfois des éclairs et des lueurs d'espoir. Ainsi, un soir, j'avais vu le passage d'une forteresse volante de deux cents bombardiers américains et leur escorte de chasseurs... Énorme armada... qui a survolé le camp en direction de Munich pour aller bombarder la ville allemande... De telles visions nous reconfortaient et nous faisaient reprendre espoir !

5 — DU CAMP DE DACHAU AU « BAGNE » DE NECKARGERACH

Vous êtes resté un mois au camp de Dachau, mais vous en avez vite compris le fonctionnement, semble-t-il... Comment était-il organisé ?

D'abord, ce que je tiens à dire, c'est que lorsque nous sommes arrivés et que nous avons été installés dans nos blocs, j'ai vu les « *sonder commandos* » qui emmenaient les morts aux fours crématoires... Je les situe encore précisément dans une zone à la limite du camp, presque à l'extérieur...

Ils étaient nombreux, ces « sonder commandos » ?

Une dizaine environ. C'était des déportés comme nous, employés pour ce travail spécial. Ils avaient une charrette remplie de corps et c'était un va-et-vient permanent vers les fours crématoires... Ceux qui tiraient les charrettes de corps, et ceux qui brûlaient les corps dans les crématoires... Ils ne le savaient pas, mais ils étaient ensuite systématiquement exterminés et éliminés. Pas de témoins, pour les Allemands.

Et les crématoires, vous les avez vus fonctionner ?

Oui, je les ai vus. C'étaient des blocs en béton, il y en avait plusieurs. Nous étions abasourdis. Même en le voyant de nos yeux, c'était difficile à croire... Que des hommes aient décidé et planifié cette destruction, cet anéantissement humain... cette extermination de masse !

Dachau était l'un des premiers camps de concentration. Il a été créé en 1933.

Au début, il y avait surtout des prisonniers politiques allemands et des opposants au régime nazi. Des communistes, des socio-démocrates. Puis, on y a interné des Tziganes, des homosexuels, des témoins de Jéhovah, et aussi des « asociaux ». C'est à partir de 1937 que Dachau a accueilli les premiers Juifs, puis davantage. Après la nuit de Cristal, en novembre 1938, le camp a été agrandi. Il a conservé sa structure jusqu'en 1945.

Comment était l'intérieur du camp ?

Il était divisé en deux, comme je vous l'ai dit : la zone du camp et la zone du four crématoire. Dans la zone du camp, il y avait trente-deux baraques, dont une réservée aux membres du clergé, emprisonnés en raison de leur opposition au régime nazi, et une autre destinée aux expériences médicales. Il y avait aussi un corps de garde à l'entrée du camp, puis des bâtiments de cuisine, des buanderies, des douches, des ateliers de travail, et un bloc prison. Il y avait une petite cour pour les exécutions sommaires. Le camp était entouré de fils de fer barbelés électrifiés et d'un fossé... à chaque extrémité, il y avait des tours de guet avec des soldats armés de mitrailleuses.

Autour du camp, il y avait un *no man's land* ; difficile, donc, de s'évader, car les gardes, dans les miradors, vous repéraient facilement et vous abattaient !

C'était une forteresse ?

En quelque sorte. Et à côté de ce camp, il y avait la zone des fours crématoires. Les

prisonniers étaient régulièrement sélectionnés. Les gens trop faibles ou malades étaient euthanasiés. Il y avait aussi des expériences médicales à Dachau. On testait des médicaments sur les prisonniers. Des cobayes humains, en quelque sorte. Une horreur ! Des expériences sur la malaria, la tuberculose, furent menées. Beaucoup de prisonniers moururent ou restèrent handicapés à vie suite à ces expériences. Puis, il y avait le travail forcé dans le camp et à l'extérieur du camp... On envoyait des commandos de prisonniers refaire des routes, ou dans des carrières de pierres.

Y avait-il beaucoup de prisonniers, dans ce camp ?

Oui, nous avons su par les Américains, à la libération, que nous étions près de soixante mille prisonniers environ, quarante mille prisonniers politiques, plus de vingt mille Juifs. On a su aussi qu'au moment de la libération du camp, les Allemands voulaient dissimuler ce qu'ils y faisaient, mais, pris par le temps, ils n'ont pas pu et on a retrouvé plus de quarante wagons de trains de cadavres gazés. Vous imaginez ! De nombreux prisonniers ont été exécutés au tout dernier moment par les SS.

On peut dire qu'entre le moment de sa construction en 1933, et 1945, année de la libération, plus de cent quatre-vingt-dix mille personnes sont passées par Dachau ! Et il n'y a pas eu que Dachau !

Vous avez pu entrer en contact avec d'autres prisonniers ?

Une fois installé dans nos blocs, j'ai pu parler avec des anciens du camp qui étaient là depuis plusieurs années. Ils m'ont appris comment des marais, avant la construction du camp, avaient été asséchés par des hommes morts d'épuisement, et comment le camp s'était bâti et construit au fur et à mesure...

Au début, m'ont-ils dit, la chambre à gaz et le four fonctionnaient jour et nuit. Son activité avait ralenti depuis.

Pourquoi ?

Peut-être que les Allemands sentaient la fin de la guerre. La discipline semblait moins dure, les appels qui, auparavant, étaient interminables sont devenus moins longs. Après 1943, il y a eu un tournant psychologique dans cette guerre. La bataille de Stalingrad, qui a duré presque un an et qui a provoqué un à deux millions de morts, côté allemand et russe, a été un revers de taille pour Hitler. Le début de la fin, en somme, et un espoir renouvelé pour les Alliés.

Y avait-il différentes catégories de détenus à Dachau ?

Il y avait les Juifs qui étaient très exposés à une mort immédiate, un anéantissement planifié, car l'idéologie nazie avait concentré sa haine sur eux. On trouvait aussi des criminels de droit commun et ceux que l'on appelait les « asociaux ». C'était des voleurs de grands et petits chemins... puis on trouvait des « politiques », ceux qui étaient hostiles au parti national-socialiste. Je me souviens que, dans une partie du camp, il y avait des prisonniers de marque, députés, ministres et maires, en clair, des opposants allemands au régime nazi. Ils étaient traités différemment. Mais beaucoup périrent aussi.

Nous, les résistants, nous étions considérés comme des terroristes... parce que nous combattons par les armes. Il y avait aussi ceux qui étaient considérés comme des adversaires philosophiques, notamment les pasteurs protestants ou prêtres catholiques, les francs-maçons... mais aussi des membres d'associations comme les témoins de Jéhovah, car ses membres refusaient de prêter serment au régime nazi et de porter les armes... Leur épuration

a commencé dès 1936 et ils eurent la vie très dure dans les camps.

Parmi les autres subdivisions, il y avait les homosexuels... beaucoup d'entre eux furent, sur un seul soupçon, dénoncés et périrent dans les camps.

Qu'en était-il du traitement des homosexuels ?

Au cours de la guerre, ils furent déportés par milliers dans tous les camps. Himmler, l'un des sbires d'Hitler, les voyait comme « une menace pour l'ordre et le rendement de l'État ». Il considérait aussi que les homosexuels étaient malades sur le plan psychique. En novembre 1940, il avait déclaré : « Il faut abattre cette peste par la mort ! »

Ce qui est paradoxal, c'est que les persécutions allaient vers les hommes, pas les femmes. Les lesbiennes n'étaient pas visées, car, selon les nazis, elles ne mettaient pas en péril la race aryenne allemande.

À Dachau, il y eut environ cinq cent quatre-vingts homosexuels déportés.

En avez-vous connu ?

Personnellement, non, mais j'ai vu des SS qui frappaient des prisonniers au triangle rose pour les humilier et par haine. Dans le camp, on les isolait, de peur qu'ils ne « contaminent » les autres prisonniers et les soldats, c'est vous dire comment les Allemands les considéraient !

Les « triangles roses » manquaient de réseaux et de soutien. Ils étaient souvent la proie de brutalités. J'ai su, plus tard, que certaines expériences médicales furent menées sur eux, afin de trouver un traitement à ce que les nazis prétendaient être une maladie. Il y eut beaucoup de mutilations comme des castrations, des infections qui entraînaient la mort... Devant la peur de la mort et l'envie de survivre, certains prisonniers homosexuels échangeaient des faveurs sexuelles contre des repas ou la protection de kapos.

Les enfants déportés étaient-ils aussi victimes de sévices ?

La promiscuité régnait, c'était un camp d'hommes. Les tendances refoulées refaisaient surface dans ce monde clos où la barbarie avait fait sauter les limites du bien et du mal. On a appris que des prisonniers politiques utilisaient de jeunes enfants, garçons ou filles, pour assouvir leurs besoins sexuels réfrénés depuis plusieurs années. Des actes homosexuels puis pédérastiques avec ceux que l'on surnommait « les poupées ». Quinze pour cent des mineurs internés avaient moins de 12 ans et quatre-vingt-cinq pour cent entre 12 et 18 ans. Ils étaient victimes de débauches, et faisaient l'objet de corruptions infâmes !

Les chefs de bloc et certains kapos faisaient feu de leur pouvoir. Nous savions par exemple qu'avec de jeunes Polonais, cela se passait assez fréquemment. Ils se laissaient corrompre et influencer par des Allemands et des chefs de chambres. Pour obtenir des repas, des avantages, des travaux moins pénibles, des permissions de ne pas aller au travail sous prétexte qu'ils étaient malades. Des petits avantages qui faisaient qu'ils pouvaient survivre.

Vous savez, chaque minute, chaque heure, chaque jour, qui passaient étaient autant de défis face à la mort. Alors certains n'hésitaient pas à utiliser tous les moyens dont ils disposaient pour rester en vie !

Que devenaient-ils ensuite ? Étaient-ils tués ?

Pas fatalement. Le jour où ils ne plaisaient plus, ils étaient remis avec les autres. Moi, je n'ai pas souvenir de contacts sexuels entre déportés. On n'avait pas envie de cela ! On dormait sur un matelas minuscule à trois, collés là-dessus, en ayant mal aux membres, en étant parfois malade, le froid était terrible. Le poêle de la chambre ne servait que rarement en

plein hiver. Il faisait de moins quinze à moins vingt degrés. Et nous n'avions pas de bois à brûler et encore moins de charbon, alors...



Le bloc 24.

Vous avez parlé de triangles de couleur. Les couleurs portées par les prisonniers avaient donc une signification particulière ?

Oui, il fallait que tous les détenus soient reconnaissables. Alors, les Allemands, avec leur tenace sens de l'organisation, avaient imaginé une série de triangles de couleurs différentes, en fonction de chaque « état » des prisonniers... Des couleurs qui s'ajoutaient les unes aux autres...

Le triangle vert était pour les criminels ; pour les témoins de Jéhovah, un triangle violet ; noir pour les asociaux ; rose pour les homosexuels ; brun pour les bohémiens ; et les Juifs avaient toujours un triangle jaune et, selon qu'ils étaient politiques, criminels, un autre triangle qui s'additionnait !

Il y avait aussi un système de lettres pour les nationalités : « N » pour Néerlandais, « F » pour Français, etc. Et pour ceux qui étaient soupçonnés de vouloir s'évader, on leur avait peint, en rouge et blanc, une cible dans le dos !

Moi, j'avais un triangle rouge, car, en tant que résistants, nous étions considérés comme des terroristes, je vous l'ai dit.

Vous avez également évoqué des expériences médicales à Dachau. De quoi s'agissait-il ?

Le docteur allemand Rascher, et son adjoint Neff, ont mené des expérimentations de plusieurs types à Dachau... Sur le foie, la malaria, sur l'absorption de l'eau de mer, mais aussi sur les basses pressions au profit de l'aviation allemande, la Luftwaffe et la marine, la Kriegsmarine, notamment... Sur le froid, enfin, la tuberculose et même l'emploi de la mescaline... Plus d'un millier de personnes, « cobayes humains », en ont été victimes, et sont mortes des suites de ces expérimentations inutiles. Rascher était un ami personnel de Himmler et un ancien capitaine de l'aviation.

Vous n'êtes pas resté très longtemps à Dachau... y avez-vous été employé à travailler ?

Non, car nous devons être envoyés presque aussitôt dans un camp de travail. Ce qui explique l'absence de tatouage au bras, comme je vous l'ai déjà dit.

Justement, moins d'un mois plus tard, avec votre frère, vous intégrez un convoi de trois cents détenus pour aller travailler dans le camp du Neckar ?

Oui, à partir de fin juillet, début août 1944, on nous a affectés à la construction d'une usine souterraine pour l'industrie de guerre allemande.

Comment avez-vous été sélectionnés ?

Sur notre aspect physique et en fonction de notre état de santé. Il ne fallait pas être trop chétif, pour être apte à réaliser un travail de force. On ne le savait pas, bien sûr, à ce moment-là. Les SS ne cherchaient pas de professions en particulier, simplement des hommes forts et en bonne santé. Puis, on nous a envoyé depuis Dachau, par le train, dans une ancienne carrière désaffectée de soufre et de gypse qui se situait dans la vallée du Neckar : la mine d'Obrigheim, proche du camp de travail de Neckargerach. Là, nous nous sommes retrouvés employés dans un « bagne » ! Comme des esclaves ! Notre travail consistait à construire une usine sous terre, qui devait être destinée à l'industrie aéronautique de guerre, notamment la marque Daimler-Benz, comme je vais vous l'expliquer plus tard.

Comment s'est passé votre départ de Dachau, puis l'arrivée dans ce camp de travail ?

À peu près trois cents hommes forts et en bonne santé ont été jugés aptes au travail... À l'occasion de cet examen des prisonniers, les Allemands nous ont encore une fois triés et ils se sont débarrassés des moins robustes. Puis, une rumeur a circulé : on nous a fait croire que nous allions changer de camp pour effectuer des travaux agricoles dans des fermes ou exploitations fermières des alentours. On nous a donc, encore une fois, rassemblés sur la place du camp. Encore une fois, l'appel interminable. Sous l'emprise des officiers allemands brutaux et qui vociféraient toujours les mêmes menaces, distribuaient des gifles, des coups de bottes ou de bâton... Puis, nous avons pris la direction de la sortie du camp et de la gare de Dachau... À pied, dans le froid et la poussière.

Une fois à la gare, on nous a embarqués dans un train avec des wagons en mauvais état, mais pas de wagons à bestiaux cette fois... des voitures de passagers. Nous avons pu remarquer que certains soldats appartenaient à la Luftwaffe, l'armée aérienne allemande.

Vous étiez toujours avec votre frère et des gens de la Sarthe ?

Oui. En roulant, dans le train, les informations ont commencé à circuler sur notre véritable destination. Nous ne savions pas encore que nous allions vivre l'enfer du bagne et des travaux forcés !

Nous nous sommes arrêtés à Neckarelz, puis nous sommes repartis à Neckargerach, notre terminus. Neckarelz et Neckargerach sont situés près de Mosbach dans la région allemande de Bade Wurtemberg, dans la vallée du fleuve Neckar.



Carte de la vallée du Neckar.

On ne le savait pas en arrivant, mais il y avait là, à proximité, le camp de concentration de Natzweiler. Plus tard, nous avons appris que près de dix mille prisonniers y étaient passés entre 1944 et 1945. Ce camp était classé comme parmi les plus durs du système concentrationnaire. On y détruisait systématiquement les ennemis politiques du III^e Reich.

En fait, Neckargerach était un camp de travail dépendant du camp de concentration de Struthof, situé en France, en Alsace précisément, où est d'ailleurs mort d'épuisement le général Aubert, père fondateur de l'ORA, l'Organisation de résistance armée, pour laquelle je travaillais et dont je vous ai déjà parlé. Le camp de Neckargerach faisait partie d'un ensemble appelé « camp du Neckar ». Il y avait cinq camps annexes, qui avaient chacun à leur tête un chef de camp.

Qui administrait le camp de Neckargerach ?

Il semblerait que le commandement était centralisé au camp-mère de Natzweiler-Struthof. Il était entre les mains d'un officier SS qui avait déjà fait ses preuves pour avoir administré d'autres camps, notamment Auschwitz. La Gestapo était aussi dans la place et subordonnée au chef de camp. Mais elle ne traitait que des cas de contre-espionnage et de sabotage. Rappelez-vous qu'il s'agissait de participer à une usine d'armement, donc la défense des intérêts de guerre et la sécurité étaient primordiales.

Les baraquements du camp dataient de 1934. Ils avaient été utilisés pour des cités ouvrières allemandes, mais ils étaient depuis désaffectés et furent recyclés dès 1943 pour les besoins de ce nouveau chantier du Reich.

Ce n'était pas un camp de concentration, mais un camp de travail ; quelle était la différence ?

Ça n'était qu'une autre forme d'anéantissement. Il s'agissait pour les nazis de disposer d'une main-d'œuvre qui se faisait rare en 1944 pour faire fonctionner, encore et toujours, la machine de guerre, et poursuivre leur idéal du III^e Reich. Tout était bon pour nous faire travailler jusqu'à la mort. C'était le rendement maximum : il y avait des équipes de jour et de nuit qui œuvraient sans cesse... et les convois de main-d'œuvre fraîche succédaient aux morts et aux malades. Une main-d'œuvre exploitée, non payée — cela va de soi — et qui était renouvelable à souhait ! L'immonde barbarie nazie, encore une fois !

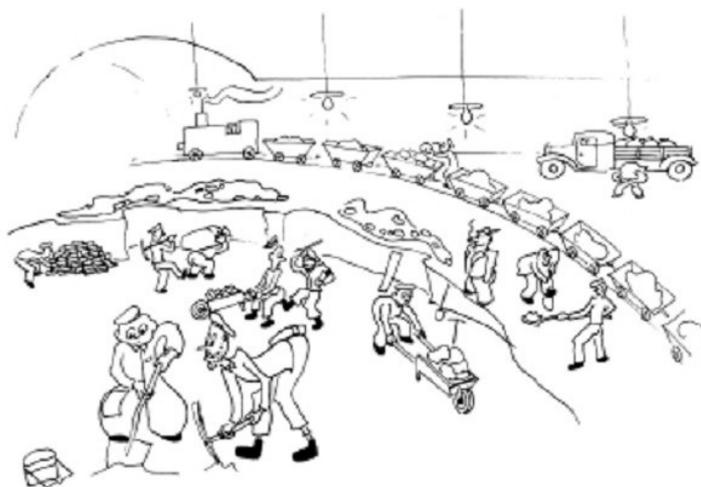
Combien étiez-vous de « commandos » de travail ?

Il y avait quarante-deux commandos et sept sous-commandos extérieurs qui fournissaient la main-d'œuvre pour des usines comme Daimler-Benz. Nous travaillions dans les usines souterraines, à déblayer comme des terrassiers.

Au tout début, il fallait percer, et creuser en sous-sol. Imaginez une mine de nickel qu'il ne faudrait exploiter qu'avec des hommes et un outillage rudimentaire... Des pelles, des pioches et de vieux engins bulldozers. Vous auriez observé une activité de ruche ! Les galeries, au début, étaient des petits boyaux qui mesuraient 2,5 mètres de large. À la fin, on y entra à quatre camions de front et la galerie faisait plusieurs kilomètres de long sous la montagne ! La galerie principale débouchait d'ailleurs de l'autre côté. De chaque côté, il y avait des décrochages et des guérites. L'usine, au fur et à mesure que l'on avançait, était équipée d'ateliers qui allaient servir à d'autres « esclaves » pour mettre en place la production d'armement.

Nous étions comme des fourmis qui cassaient et dégageaient de la terre, des cailloux, dans des wagonnets toute la journée. Il y avait les explosions à la dynamite par des commandos spéciaux, et nous, nous devions agrandir et progresser. Les déblais de cette terre étaient transportés à l'extérieur, puis évacués.

Parfois, au mois d'août, il faisait très chaud, et puis en hiver il faisait très froid, moins dix, moins vingt. Avec des galoches, une tenue en fibranne, on attrapait facilement des pneumonies ou des pleurésies. Quand vous pensez qu'il y avait des commandos qui travaillaient à l'extérieur sous la neige, sans chaussettes ni chaussures. Vous imaginez !



La mine.

Y avait-il une réelle organisation du travail, dans la mine ?

Il y avait de nombreuses galeries en long, en large, de hauteurs différentes, un vrai labyrinthe. Il y avait des équipes qui creusaient, d'autres qui aplanissaient. Il y avait des camions qui déposaient des matériaux, comme de la ferraille, du ciment, de l'eau, enfin un vrai travail de chantier, quoi ! Et quand il manquait des engins pour le transport et le travail de force, c'était nous, les hommes prisonniers-esclaves, qui devions remplacer les machines ! Avec une nourriture insuffisante, commandés par des bourreaux. Vous comprenez maintenant que beaucoup sont morts. Parfois, il fallait renforcer des parties fragiles avec du bois et du béton pour éviter les effondrements. Le soir, après onze heures de travail par jour, nous revenions au camp, on nous comptait et on entassait les morts dans une charrette. Si le nombre de prisonniers était faux, les Allemands recommençaient l'appel et s'il y avait une évasion, on recommençait l'appel plusieurs fois, comme punition ! On voyait alors partir du camp une équipe de nuit... qui ne travaillait qu'à l'intérieur de la mine. En somme, cela ne s'arrêtait jamais, c'était l'enfer concentrationnaire !

Je me souviens, il y avait une possibilité de combattre le froid, c'était de chaparder un sac de ciment vide : on le mettait entre la peau et la veste, mais si on était pris, c'était considéré

comme du vol, donc il y avait un châtiment corporel, une punition, mais c'était un moyen de survie ; on prenait le risque, pour survivre !

Dans la mine, il y avait aussi des travailleurs civils allemands : les contremaîtres qui faisaient exécuter les travaux. Ils venaient des villages avoisinants et répartissaient le travail parmi certains prisonniers qualifiés pour installer l'électricité, par exemple. On n'avait pas de liens avec ces Allemands. Ils avaient reçu la consigne de réduire les contacts avec les prisonniers et de ne s'adresser à nous qu'en cas de nécessité. Par exemple, ils ne nous rendaient jamais de services, ils ne nous parlaient pas et ne laissaient pas s'installer des sympathies ou des familiarités avec nous. Nous étions des sous-hommes, selon eux ! Mais ils savaient nous commander et nous maltraiter, le cas échéant.

Combien de prisonniers étiez-vous à travailler, approximativement ?

Petit à petit, l'usine se construisait et on installait, je vous l'ai dit, des galeries. Des machines furent installées pour faire des chaînes de fabrication d'armements. Dès qu'une section était fonctionnelle, la production pouvait commencer, et les prisonniers ouvriers étaient mis au travail. On peut estimer que dix mille personnes travaillaient alors à l'intérieur et à l'extérieur de la mine, en incluant la fabrication et les travaux de chantier, les travailleurs civils allemands et les prisonniers-esclaves du camp.

Tout ce processus était entouré de mystère...

Oui, l'usine, au fur et à mesure qu'elle prenait forme, devenait un point militaire sensible. Et les mesures de protection se renforçaient. Par exemple, l'usine, au début, était nommée « A8 ». Plus tard, elle fut rebaptisée « opération Goldfish ».

Cela ressemble à un scénario d'espionnage !

J'ai appris par la suite que durant la dernière année de la guerre, cette usine souterraine installée dans les mines de gypse d'Obrigheim était la propriété de la société Daimler-Benz. Elle contribuait à l'effort de guerre, comme on dit, et sans vouloir le reconnaître ouvertement, elle était destinée à fabriquer des pièces pour les moteurs d'avion et la Wehrmacht. Daimler-Benz s'est reconvertie après la guerre en usine de moteurs automobiles. Ainsi, sans que ces sociétés ne l'aient jamais reconnu, nous, travailleurs forcés que nous étions, aussi bien français, polonais que russes, avons contribué, à notre insu, au miracle économique de ces entreprises qui ont fait florès sur les marchés allemands et étrangers pendant les années cinquante et soixante et encore de nos jours ! Car si l'opération Goldfish n'a pas abouti faute de temps, grâce à l'avancée des Alliés et à la libération, la part de notre travail d'esclaves a été non négligeable. Des centaines d'hommes sont morts au travail, ont produit et développé du travail. D'autres ont survécu, comme moi et mon frère jumeau, mais sans avoir jamais été rémunérés. Une main-d'œuvre gratuite et forcée, « des esclaves au service des nazis », finalement !

« Goldfish » était un nom de code ?

Oui, car il ne fallait pas que soit identifiée officiellement la participation des dirigeants de l'usine à l'essor du III^e Reich. Il fallait, à l'image de l'usine souterraine, camoufler, en quelque sorte, la raison sociale, sous un nom de code secret et mystérieux.

C'est pour cela que l'on avait décidé de cacher aussi l'usine en sous-sol ?

Oui, et aussi parce qu'à cette époque, vers 1944, l'espace aérien allemand était menacé par

les bombardements alliés, donc il fallait mettre à l'abri l'outil de guerre. De plus, il s'agissait de construire une usine d'armement pour l'aviation de chasse, donc un lieu sensible et stratégique.

Ceci explique peut-être l'empressement et la pression qui étaient exercés pour faire fonctionner rapidement l'usine ?

Il semblerait que les premiers repérages dans la région de Mosbach aient commencé en 1943. Le site de l'ancienne mine de gypse d'Obrigheim a été retenue début 1944, et les responsables industriels avaient l'intention d'installer l'usine et de la faire fonctionner avant la fin de l'année 1944 ! Vous imaginez la pression que nous subissions des Allemands et des SS, pour que tout soit opérationnel. C'était de la démente pure en matière de calendrier !

En clair, votre travail procédait du travail concentrationnaire, comme le fut celui des déportés d'Auschwitz avec d'autres entreprises ?

Exactement comme fut exploitée la main-d'œuvre pour les usines IG Farben, le sinistre gaz Zyklon B, ou Krupp, et leurs multitudes de filiales, toutes au service de la machine de guerre nazie. Il faut aussi citer BMW ou Thyssen. Cela n'est plus un secret pour personne, mais il est sans doute utile de le rappeler.

Y a-t-il eu des bombardements alliés qui, pendant vos travaux, détruisaient tout ou une partie de l'usine ?

Oui, il y en a eu. Quelques attaques démolirent partiellement les installations, mais tout était rapidement reconstruit.

Que ressentiez-vous dans ce bagne ?

Ressentir ? Mais je ne ressentais plus rien dans cette atmosphère de mort. Nous étions morts au sentiment et au ressenti. Il fallait travailler, pour vivre et survivre, pour sortir de cet enfer ! On ne se posait pas de questions existentielles !

6 — J'AI VÉCU PIRE QUE LES ESCLAVES

Nous allons parler des conditions de vie et de travail dans la mine. Vous dites « j'ai vécu pire que les esclaves » ! Pourquoi pire ?

Nous étions des travailleurs forcés comme des esclaves, mais avec la mort au bout du chemin, avec moins d'espoir de survie que le célèbre Tom, l'esclave de *La Case de l'oncle Tom* !

Même dans sa terrible condition d'esclave noir américain, Tom croyait encore en l'amour chrétien qui lui permettait d'espérer... En quelque sorte, il se sentait soutenu par ce lien avec la foi et le culte. Nous, nous n'avions plus d'espoir ! Si on ne mourait pas d'épuisement, ça se finissait pas une exécution. On était coupés du monde réel et de l'humanité, sans aucun contact extérieur avec nos familles, radio, colis ou assistance de la Croix-Rouge. Nous ne savions pas si la guerre allait finir ou durer, nous étions réduits à rien. On ne pouvait pas crier, ni appeler à l'aide, pas de culte, personne pour confesser nos peines, nos chagrins, notre souffrance, RIEN ! Nous étions résignés à l'attente de la mort... et chaque jour, on pouvait disparaître ! En cela, notre condition d'une absolue fatalité, de finitude assurée ou presque, était pire que celle d'esclaves qui pouvaient appeler Dieu à l'aide par le chant, le blues, le gospel ! Nous n'avions que notre conviction intérieure d'une délivrance, un jour. C'est cela qui nous a fait tenir.

Quelle était la psychologie des nazis ? Comment se comportaient-ils avec vous, les prisonniers, dans votre camp ?

Ils étaient diaboliques et hystériques. Ils avaient la manie de la maltraitance. Ils étaient complètement retournés par leur idéologie de la supériorité des races, et pour eux, nous n'étions rien !

D'ailleurs, ils nous nommaient les « pièces », les *Stück*, en allemand, nous étions comptés comme des pièces ! Des morceaux de rien ! Nous n'étions pas des humains, tout juste des choses !

Les nazis étaient des fanatiques, des déments pris dans une folie collective de brutalité. Notre vie n'avait pas de valeur pour eux. Elle n'en avait que dans la mesure où elle pouvait être utilisée pour le travail au service de leur idéologie ! Si on ne travaillait pas, on était éliminé !

Et entre les détenus eux-mêmes ? Y avait-il une solidarité, des rivalités ?

C'était chacun pour soi. Si on était originaires du même coin, parfois on s'entraidait. De mon groupe de résistants, nous étions cinq. Mon frère, Paul Bouttier, le garagiste dont je vous ai parlé, Paul Collard qui appartenait à un groupe communiste, un autre encore et moi-même. Mais en règle générale, chacun essayait de vivre comme il pouvait, et surtout de survivre ! Il faut se souvenir qu'il y avait une grande mixité sur le plan des origines ethniques. Il y avait la barrière de la langue, même si les Allemands nous apprenaient la leur à coups de gifles ! Il y avait parfois des bagarres entre prisonniers.



Bagarre entre détenus.

On était dans un très mauvais état physique, mais en plus, nous étions bouleversés dans notre humanité, nous étions très affectés. Et aujourd'hui, cette souffrance intense que j'ai vécue, j'en porte encore intérieurement les stigmates.

Nous n'avions plus de personnalité. D'un seul coup, nous avons changé de monde, nous avons peur, nous subissions quotidiennement énormément de pressions ! Nous étions choqués en permanence, nous subissions des traumatismes chaque jour, psychiques, physiques. Imaginez, tout d'un coup à l'appel, on faisait sortir des gens du rang, dix, quinze personnes, qu'on ne revoyait plus jamais ! On apprenait qu'ils avaient été exécutés ! Nous nous assimilions au camp et au fonctionnement du camp.

On dit : « Le pire ennemi du détenu, c'est le détenu ». Pourquoi ?

À cause des chapardages ou des vols entre détenus, des dénonciations, des bagarres même. Il ne fallait pas se confier, il fallait se taire. Les autres détenus n'avaient plus d'humanité. Ils étaient anéantis par les punitions, les offenses qu'ils subissaient, donc ils devenaient aussi des bourreaux pour les autres.

Par exemple, les kapos, c'étaient des prisonniers comme nous, au début. Mais parce qu'ils étaient plus haineux, ils avaient été promus, et ils étaient devenus asservis au système concentrationnaire, donc ils n'avaient plus d'humanité, comme toute la hiérarchie du camp, les politiques, les criminels, jusqu'aux officiers SS qui étaient à quatre-vingt-dix pour cent des brutes ignares et fanatiques ! J'ai vu, dans notre bloc, des détenus enterrer des choses, sans doute une sorte de trésor volé à autre détenu, mais il ne fallait pas s'en occuper, afin d'éviter d'avoir soi-même des ennuis !

Je me souviens, un jour de décembre, d'une désinfection et d'un dépouillage. Ils nous ont fait nous déshabiller en plein froid, tout nus, grelottants, par moins dix degrés, et ils nous ont fait tremper dans une réserve d'eau glacée, comme une mare, mélangée avec des produits ! Nous avons récupéré nos vêtements et couvertures qui étaient partis à la désinfection et qui sont revenus tout mélangés et encore mouillés, il fallait les retrouver par numéro de matricule. Dans ce genre de situation, des altercations ne manquaient pas d'éclater. Vous imaginez le chaos et l'angoisse ! On était transis de froid, la peur de ne pas retrouver son matricule s'ajoutait. Il y avait de quoi crever sur place !



L'épouillage.

.....
Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>